

Vivre pas simplement exister

Bernardo Axtaga signe une magnifique autobiographie imaginaire avec son *Séjour au Nevada*, entre documentation de son quotidien et jeu avec les genres.

PAR FLORIAN DUMAS

Bernardo Axtaga et sa fille Izaskun s'arrêtent devant un des murs de l'hôtel Rex, à San Francisco, où ils ont décidé de passer Noël. Ils lisent une citation de Jack London peinte dans le couloir : « *La fonction de l'homme est de vivre, non d'exister.* » C'est une année vécue à plein que nous proposons l'auteur basque dans ce *Séjour au Nevada*. Une année débutée et achevée dans le silence.

En 2007, l'écrivain est invité par l'Université de Reno dans le cadre d'un programme de résidence littéraire du centre d'études basques. L'accompagnent ses deux filles et sa femme. Le Nevada n'est pas un hasard. Il a été une terre d'accueil et d'égarement pour les différentes vagues d'émigration basque : bergers, boxeurs, poètes. Dès son installation, l'auteur documente son quotidien. Il ne s'agit pas exactement d'un journal car le voyage est une dynamique irrespectueuse du temps linéaire. La narration construit plutôt une *étude* de ce nouveau territoire, intégrant aussi la relation de rêves, des mails échangés à un mystérieux L., des coupures de presse locale, des réminiscences, certains souvenirs du pays ou légendes d'immigrés illustres. On pense parfois au principe évolutif du « cahier carte postale », utilisé par Brautigan dans le sublime *Cahier d'un retour de Troie*. On circule avec plaisir dans ce temps concentrique entre compte rendu d'une conversation de machine à café et légende de lutteur du Guizpocoa tout droit échappée de la tradition orale. Le talent de B. Axtaga s'exprime dans la précision de son œil, la cohérence épurée de son rendu et l'étendue des choses qu'il réussit à mettre en dialogue.

Le plus surprenant dans *Séjour au Nevada*, c'est que l'apparente distance de l'exilé, son extériorité aux choses de ce pays d'accueil (comme lorsqu'il assiste aux funérailles d'un soldat tombé en Irak) et la mélancolie discrète de sa prose accouchent finalement d'un roman américain. Parce que ce morcellement se frotte aux grandes écoles littéraires américaines



(*nature writing*, roman de campus, policier, roman de pugiliste, *road trip*). Parce que le livre construit par Axtaga est traversé à parts égales par l'Amérique mythique et par l'Amérique d'aujourd'hui. Défilent les moteurs et la violence, le désert et la faune d'une contrée encore sauvage (raton laveur, veuve noire et serpent à sonnette), l'aventurier écrasé/disparu/introuvable Steve Fosset et les Indiens Navajos, un Barack Obama encore candidat *underdog* et un poids lourd argentin dont les bottes faites main dissimulent un mini revolver. Un an après, si le départ n'est pas une douleur, le retour sera triste. La « dernière pièce » venant également nous rappeler le grand talent de nouvelliste de l'auteur basque.

Plus tôt, traversant les lacs salés, lui revient une phrase de Daniel Sada, auteur mexicain, voix de l'État de Sonora : « *Tout paysage, comparé au désert, ressemble à un décor.* » Avec *Séjour au Nevada*, Bernardo Axtaga réussit à transfigurer le décor de son année d'exil en paysage.

SÉJOUR AU NEVADA
traduit de l'espagnol par
André Gabatsou
Christian Bourgois
472 pages, 20€

